

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1929

THÈSE

N^o

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PRÉSENTÉE PAR

SOLOMON Hugo

Né le 21 Septembre 1899 à Ploesti (Roumanie)

DUPUYTREN

(1777 - 1835)

Président : M. MÉNÉTRIER, *Professeur*

LIBRAIRIE M. LAC

ÉDITEUR

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26, PARIS (VI^e Arr^t)

1929

818

THÈSE
POUR LE
DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1929

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'Etat)

PRÉSENTÉE PAR

Hugo SOLOMON

Né le 21 Septembre 1899 à Ploesti (Roumanie)

DUPUYTREN

(1777 - 1835)

Président : M. MÉNÉTRIER, *Professeur*

LIBRAIRIE M. LAC

ÉDITEUR

26, Rue Monsieur-le-Prince, 26, PARIS (VI^e Arr^t)

—
1929

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. G.-H. ROGER.
Professeurs	MM.
Hydrologie, thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET
Anatomie	ROUVIERE
Anatomie médico-chirurgicale	CUNEO
Physiologie	ROGER
Physique médicale	STROHL
Chimie organique et Chimie générale	DESGREZ
Bactériologie	LEMIERRE
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie et Thérapeutique générales	MARCEL LABBÉ
Pathologie médicale	N...
Pathologie chirurgicale	LECENE
Anatomie pathologique	ROUSSY
Histologie	CHAMPY
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU
Thérapeutique	LOEPER
Hygiène	TANON
Médecine légale	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY
Clinique médicale	{ CARNOT
	{ BEZANCON
	{ ACHARD
	{ N...
Hygiène et clinique de la première enfance	{ LEREBoullet
Clinique des maladies des enfants	{ NOBECOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	{ H. CLAUDE
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	{ GOUGEROT
Clinique des maladies du système nerveux	{ GUILLAIN
Clinique des maladies infectieuses	{ TEISSIER
	{ DELBET
Clinique chirurgicale	{ HARTMANN
	{ LEJARS
	{ GOSSET
Clinique ophtalmologique	{ TERRIEN
Clinique urologique	{ LEGUEU
	{ COUVELAIRE
Clinique d'accouchements	{ BRINDEAU
	{ JEANNIN
Clinique gynécologique	{ J.-L. FAURE
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	{ OMBEDDANNE
Clinique thérapeutique médicale	{ VAQUIZ
Clinique oto-rhino-laryngologique	{ SEBILEAU
Clinique thérapeutique chirurgicale	{ DUVAL
Clinique propédeutique	{ SERGENT
Clinique de la Tuberculose	{ LÉON BERNARD
Professeur sans chaire	{ BRANCA



Agrégés en exercice

MINI.

ALAJOUANINE Neurologist et psychiatrie
ABRAMI..... Pathologie médicale.
AUBERTIN..... Pathologie médicale.
BASSET..... Pathologie chirurgicale
BAUDOIN..... Pathologie médicale.
BINET..... Physiologie.
BLANCHETIÈRE ... Chimie biologique.
BROcq..... Pathologie chirurgicale
BRULÉ..... Pathologie médicale.
CADENAT..... Pathologie chirurgicale
CHABROL..... Pathologie médicale.
CHIRAY..... Pathologie médicale.
CLERC..... Pathologie médicale.
DEBRÉ..... Hygiène.
DOGNON..... Physique.
DONZELOT ... Pathologie médicale.
DUVOIR..... Médecine légale.
ÉCALLE..... Obstétrique.
FIESSINGER... Pathologie médicale.
GARNIER..... Pathologie expériment.
GATELLIER... Pathologie chirurgicale
HARVIER..... Pathologie médicale.
HEITZ-BOYER Urologie.

MM.

HOVELACQUE Anatomie.
HUTINEL..... Pathologie médicale.
JOYEUX Parasitologie.
LABBÉ (H.).... Chimie biologique.
LARDENNOIS.. Pathologie chirurgicale
LEMAITRE..... Oto-rhino-laryngologie
LEROUX..... Anatomie pathologique
LEVY-SOLAL... Obstétrique.
LHERMITTE ... Pathologie mentale
LIAN..... Pathologie médicale.
MATHIEU..... Pathologie chirurgicale
METZGER..... Obstétrique.
MONDOR..... Pathol. chirurgicale
MOURE Pathol. chirurgicale.
MULON Histologie
PHILIBERT... Bactériologie
RICHTET Fils... Physiologie
SÉZARY..... Dermatologie et syphi-
 lographie.
VAILLERY-RADOT
 (Pasteur)... Pathologie médicale
VAUDESCAL... Obstétrique.
VELTER..... Ophtalmologie.
VERNE..... Histologie.
OLIVIER..... Anatomie.

III. — Agrégés rappelés à l'exercice pour le service des examens

MM.

BUSQUET..... Pharmacologie.
GOUGEROT .. Pathologie médicale.
GUÉNIOT..... Obstétrique.
LEQUEUX..... Obstétrique.

MM.

NEVEU-LEMAIRE. Parasitologie.
REITTERER... Histologie.
ZIMMERN Physique.

IV. — Agrégés chargés de cours de clinique annexe à titre permanent

MM.		MM.	
ALGLAVE.....	Clinique chirurgicale	LÉRI.....	Clinique médicale.
AUVRAY.....	Clinique chirurgicale.	MOCQUOT...	clinique chirurgicale.
CHEVASSU.....	Clinique chirurgicale.	PROUST.....	Clinique chirurgicale.
LAIGNEU-LAVASTINE.	Clinique médicale.	SCHWARTZ....	Clinique chirurgicale.
LE LORIER....	clinique obstétricale.		

V. — Chargés de cours

MM. MAUCLAIRE, agrégé...	{	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du travail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY.....		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT.....		Éducation physique.
LEDoux-LEBARD.....		Radiologie clinique.
WEILL-HALLÉ.....		Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation

A MES PARENTS

Auxquels je dois tout.

A MA JEUNE SŒUR

Avec toute ma tendresse.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR MÉNÉTRIER

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

PROFESSEUR A LA FACULTÉ

MÉDECIN HONORAIRE DES HOPITAUX

*toute ma gratitude pour la
preuve de grande bienveil-
lance qu'il m'a donnée en
acceptant la présidence de
cette thèse,*

DUPUYTREN (1777-1835)

Dupuytren, chose rare parmi les savants qui ont illustré la médecine et la chirurgie, est un nom populaire. Dupuytren était de son temps et est resté depuis, le type universellement reconnu du grand chirurgien et sans qu'on puisse dire précisément à quoi tient cet heureux privilège; sinon qu'il l'a voulu et a tout fait pour l'obtenir.

Sans doute sa personnalité puissante, le grand nombre d'élèves qu'il a formés, les hautes situations qu'il a occupées et surtout sa longue maîtrise à l'Hôtel-Dieu, alors le premier des hôpitaux et où il régna en despote absolu pendant près d'un quart de siècle peuvent-ils l'expliquer dans une certaine mesure.

Il faut aussi invoquer d'autres causes, car on ne saurait pourtant lui attribuer aucune découverte fondamentale et le volume de ses œuvres écrites n'a, certes rien d'impressionnant. Mais ce sont là des titres qui ne peuvent intéresser que les professionnels. Pour le monde ce qui importe; c'est la maîtrise, le prestige du chef, de

l'homme d'action, qui intervient dans les cas les plus désespérés et dont le succès transmis et amplifiés de bouche en bouche sont partout célèbres.

Les contemporains s'en sont émus, puis les romanciers se sont emparés de la grande figure. Balzac, sous le pseudonyme transparent de Desplein, le fait apparaître dans nombre de ses romans. Il le montre comme l'arbitre suprême de la vie et de la mort de ses héros imaginaires.

Et peut-être aussi, tant son variées dans leur action les cent bouches de la renommée, n'est-il pas indifférent pour la diffusion de la gloire d'avoir donné son nom à un Musée, dont les baraques foraines invoquent le patronage en exposant les pièces anatomiques imitées du Musée Dupuytren.

Dupuytren (Guillaume) est né dans le Limousin, à Pierre-Buffière, à quatre lieues de Limoges, le 6 octobre 1777.

Son père était un avocat peu fortuné et sa première éducation paraît avoir été assez négligée. Après quelques leçons paternelles il fut d'abord envoyé au collège de Magnac-Laval.

C'était un bel enfant de physionomie agréable et l'on raconte que par deux fois, il fut l'objet d'un enlèvement.

La première, il avait trois ans ; une dame et son mari passant en poste et le voyant vagabonder sur la route, charmés de sa bonne mine le prirent dans leur voiture avec l'intention de l'adopter. Il fallut courir à leur poursuite et le père ne les joignit qu'à Toulouse où il reprit son fils.

Neuf ans plus tard, le capitaine de cavalerie Kéffer, s'arrêtant avec son régiment dans le pays fut séduit par les réponses intelligentes du jeune gargon et cette fois s'adressa à son père, lui proposant de se charger de son éducation. L'offre acceptée, il l'amena à Paris et le confia à son frère qui était principal du collège de La Marche, rue de la Montagne Sainte-Geneviève.

Il y resta de 1789 à 1793. Ce fut un écolier assez indiscipliné et sans doute en ces temps troublés, ses études ne furent-elles pas très poussées, car il resta toujours assez piètre latiniste ; mais il eut des succès en philosophie.

A 16 ans, ses classes terminées, il quitte le collège et retourne dans son pays. Faute d'argent il fit la route à pied, sac au dos. Il s'agissait de choisir une carrière, son goût était pour le métier militaire, qui séduisait alors les jeunes et ambitieuses imaginations. Il fut devenu un grand général, car il avait toutes les aptitudes pour s'élever partout, au premier rang. Dupuytren était un de ces hommes supérieurs, un de ces hommes d'entendement, comme les appelle Bossuet, qui ne peuvent jamais rester en seconde ligne et dont l'immense capacité est également apte à marcher sur toutes les voies de l'intelligence. Mais son père en décida autrement : « Tu seras chirurgien, lui dit-il » et il le renvoya à Paris faire ses études.

Ses ressources étaient minces, il reprit au collège de La Marche sa chambre d'écolier et travailla du mieux qu'il put, dans le désordre où les vestiges des ancien-

nes institutions d'enseignement subsistaient encore. C'était en 1793.

Il apprenait l'anatomie avec Boyer, la chimie avec Vauquelin et Bouillon-Lagrange. Suit les leçons de Corvisart à la Charité, de Pinel à la Salpêtrière, de Cuvier au Jardin des plantes.

Ce fut une période de gêne et de dénuement dont il conserva toujours un souvenir douloureux ; il vivait six semaines de pain et de fromage et l'hiver travaillait au lit, faute de bois pour se chauffer. Et malgré cette détresse on lui voit déjà marquer son caractère fier et orgueilleux qui lui fit refuser le secours pécunier que Saint-Simon, qui l'étant venu visiter dans sa mansarde, avait cru pouvoir lui offrir.

Cette anecdote rapportée par Cruveilhier rend peu vraisemblable, la supposition émise par Lutaud, que Balzac dans sa nouvelle de « la Messe de l'Athée » a eu en vue l'histoire de Dupuytren, quand il raconte que le grand praticien, secouru dans sa jeunesse par un porteur d'eau, voisin de son logis de misère et qui, par reconnaissance et malgré ses idées de libre-penseur fait dire des messes à l'intention de son humble bienfaiteur pour obéir à ses derniers vœux. Dupuytren, trop fier pour accepter le secours de Saint-Simon, eut également refusé celui de l'Auvergnat.

Enfin, à la fondation de l'école de Santé en 1795, six places de prosecteur sont créées et mises au concours. Dupuytren obtient la quatrième. C'est un traitement de 2.000 francs. Mais hélas ! la caisse des assignats rend

bientôt cette ressource insuffisante, et, bien que le chiffre des appointements eût été porté à 3.000 francs, puis à 30.000, puis 90.000, au prix du papier ce n'était pas suffisant pour vivre.

Dupuytren, acharné au travail y joignit des leçons particulières, et dès lors, il put se tirer d'affaires, sans recourir à sa famille qui, à une demande pressante lui avait répondu : « Dix écus ne se trouvent pas dans un pas de vache, tu t'en passeras. ». Son enseignement eut bientôt le plus grand succès, et ses mérites furent assez appréciés pour que, lorsqu'il fut réclamé par la circonscription, le Conseil de l'Ecole demandât son exemption du service militaire. Ce qu'il obtint.

Peu après, il se présenta au concours pour la place de chef des travaux anatomiques devenue vacante à la mort de Fragonard. Sept candidats s'étaient fait inscrire, cinq se retirèrent devant Dupuytren et Duméril qui restèrent seuls en présence. Ce fut Duméril qui l'emporta. Mais, comme peu après, en 1801, il fut nommé professeur d'anatomie, la place redevenue libre fut attribuée, sur la proposition de Chaussier, et cette fois sans concours, à Dupuytren.

Dès lors, libre de ses mouvements, il donne une activité nouvelle à l'enseignement de l'anatomie, stimule le zèle de ses collaborateurs et travaille avec acharnement. En 15 mois il augmente les collections de l'école de 40 pièces anatomiques relatives à toutes les parties des systèmes artériel et nerveux. Il poursuit les recherches d'anatomie normale sur les trompes, les

canaux déférents, la rate, etc. Il étudie le mode de développement du bassin dans les deux sexes jusqu'à la puberté.

Il entreprend également des études de physiologie expérimentale, recherchant chez les animaux les effets de la section du grand sympathique en diverses régions, de la ligature du canal thoracique, etc.

Dans cette évolution de son activité laborieuse, on le voit ainsi suivre une voie parallèle à celle de Bichat. Et de fait le succès prodigieux de ce dernier était pour l'orgueil de Dupuytren un stimulant presque pénible. L'œuvre du génial créateur de l'anatomie générale s'était développée avec une telle ampleur qu'elle pouvait être considérée comme inégalable.

Dupuytren pensa du moins, en s'assurant des collaborateurs de choix, pouvoir entreprendre la lutte sans trop de désavantage. Il s'associa à Chaussier pour un cours particulier d'anatomie et de physiologie, qui fut l'occasion de la découverte des canaux diploë.

Puis, il pensa, suivant toujours l'exemple de Bichat, à l'anatomie pathologique. C'était alors la science nouvelle encore bien peu explorée, mais que l'on pouvait avec certitude considérer comme pleine de promesses pour l'avenir.

Dupuytren conçoit le plan d'un grand traité d'anatomie pathologique en utilisant le matériel immense que sa position de chef des travaux anatomiques met à sa disposition. Il charge les aides d'anatomie de recueillir jour par jour sur tous les cadavres disséqués à l'école

pratique toutes les lésions organiques. Au bout d'une année il comptait mille autopsies avec lesquelles il cherche à déterminer la proportion des organes lésés, la nature de ces lésions, leur simultanéité dans les diverses parties, la fréquence de causes de mort, la comparaison de fréquence des lésions suivant les saisons, suivant les âges et dans les deux sexes, etc. Parmi les collaborateurs sur lesquels il comptait pour mener à bien ce grand travail, se trouvait Bayle, alors aide d'anatomie. Celui-ci lui amena son ami inséparable Laënnec, reçu à l'Ecole pratique très peu de temps après son arrivée à Paris et qui s'en montra bientôt un des plus brillants élèves.

Et tout d'abord, les rapports sont excellents. Laënnec reçoit des leçons particulières de Dupuytren qui l'admet dans son laboratoire. Dans ses lettres à son père, Laënnec parle de la « manière honnête et affectueuse dont Dupuytren agit » avec lui.

L'année suivante, en 1803, il écrit : « L'un des premiers anatomistes de Paris, le chef des travaux anatomiques de l'Ecole pratique, vient de m'offrir son laboratoire pour y faire tous les travaux, toutes les recherches dont j'aurais besoin pour ce dont je compte faire le sujet de ma thèse ».

A ce moment en effet, Laënnec encore incertain de son avenir, songeait à retourner en province et préparait une thèse sur un sujet d'anatomie pathologique, probablement celui qu'il esquissa dans une lettre à Dupuy-

tren, insérée dans le Journal de médecine et concernant les tuniques qui enveloppent certains viscères.

Bichat était mort le 12 juillet 1802. En août suivant Dupuytren dans le Journal de médecine, annonce la publication prochaine d'un traité d'anatomie pathologique. De même dans sa thèse qu'il soutient le 4 ventôse de l'an XI (27 septembre 1803) et qui est intitulée : « Propositions sur quelques points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique » il revient encore sur ce projet.

D'ailleurs, au printemps de la même année (Germinal, an XI) il avait ouvert à l'École un cours d'anatomie pathologique. Bayle et Laënnec assistaient aux premières leçons et, nous dit ce dernier, le plan suivi était celui de Bichat.

Pourquoi cette collaboration qui s'annonçait si pleine de promesses, s'est-elle rapidement dénouée, et a-t-elle fait place à une brouille persistante, dont le plus regrettable résultat fut l'avortement du grand traité ? Les biographes de Laënnec, volontiers panégyristes donnent tous les torts à Dupuytren, qui, d'autre part, s'est trouvé assez mal défendu par ses propres biographes, notamment par Malgaigne, dont l'article de la Biographie Didot est singulièrement malveillant à l'égard de Dupuytren.

Pourtant, il semble qu'en bonne justice ce jugement doive être rectifié. Dupuytren par la manière dont il avait accueilli et encouragé Laënnec et dont témoignent les citations que nous venons de faire de la cor-

res pondance de celui-ci, était bien en droit de compter sur sa collaboration pour le grand traité qu'il projetait. Aussi dut-il être péniblement surpris de voir Laënnec entreprendre à son tour, peu après lui, en novembre 1803, un enseignement public d'anatomie pathologique. C'était une déclaration d'indépendance et l'indication, d'ailleurs parfaitement exacte, que Laënnec avait dès lors l'intention de travailler pour son compte et de faire lui aussi son traité où il exposerait ses idées personnelles.

Et c'était précisément le moment où Dupuytren, pour donner plus de cohésion à son école, fondait la Société anatomique le 4 décembre 1803 (12 frimaire an XII). Il y réunissait les meilleurs élèves de l'Ecole pratique où se tenait les séances de la Société. On y faisait des communications sur les sujets d'anatomie et d'anatomie pathologique, dont les pièces étaient somises à la discussion. Il n'était pas publié de bulletin.

Laënnec comme Bayle, firent naturellement partie de la Société nouvelle et furent d'ailleurs, pendant son assez courte existence, les membres les plus assidus.

Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à la querelle qui éclata bientôt entre Dupuytren et Laënnec, on conçoit quel ennui avait dû éprouver le premier de la défection du second.

Les collaborateurs de cette valeur étaient d'autant plus nécessaires à Dupuytren qu'il venait, depuis peu, d'assumer de nouvelles charges en concourant à la place de chirurgien de seconde classe à l'Hôtel-Dieu, et que

dès lors sa carrière s'orientait dans le sens de la pratique chirurgicale.

Ce mécontentement se manifesta par une polémique de journaux. Une note de Dupuytren parue dans le Bulletin de l'école en novembre 1804, rappelant quelques-uns de ses travaux, donnait une classification des altérations de texture, selon qu'elles étaient causées par la présence d'un tissu accidentel analogue aux tissus normaux ou sans analogie avec ceux-ci.

Laënnec, le 27 décembre suivant, s'empresse de réclamer la priorité de cette idée, qu'il a exposée dans son cours.

Des notes acerbes sont échangées dans le journal de Corvisart ; finalement la polémique est arrêtée par la direction du journal. Et les deux adversaires restent pour longtemps complètement brouillés.

Le plus curieux est que l'un et l'autre s'arrêtèrent à ce point dans leur carrière anatomo-pathologique.

Le grand traité annoncé par Dupuytren ne parut jamais et ne fut d'ailleurs vraisemblablement jamais écrit.

Le traité de Laënnec s'il lui servit beaucoup plus tard de matière à ses cours du collège de France, ne fut du moins pas publié. Mais Dupuytren conserva toujours une prédilection pour cette science dont sa jeunesse s'était enthousiasmée. Et, quand plus tard, il trouva dans Cruveilhier un élève plus docile et plus disposé à subir ses conseils et à propager ses doctrines, il l'orienta si bien dans cette voie que ce fut lui qui, le

premier, réalisa la conception des deux rivaux en publiant en 1816 son « Essai sur l'anatomie pathologique en général et sur les transformations des productions organiques en particulier ». Cruveilhier, anatomo-pathologiste, a été en réalité la création de Dupuytren.

C'est celui-ci qui, après l'avoir poussé dans cette voie, lui fournit plus tard les moyens d'y persévérer en créant par son testament, la chaire d'anatomo-pathologie et en désignant Cruveilhier pour en être le premier titulaire.

C'est maintenant vers la carrière chirurgicale que nous allons voir se diriger l'activité de Dupuytren. En 1802 il a été nommé chirurgien de seconde classe à l'Hôpital-Dieu l'emportant au concours contre Roux, l'ami et l'élève de Bichat, qu'il retrouva encore sur sa route, pour le vaincre également au concours du professorat et qui finalement sera son successeur à l'Hôtel-Dieu.

Devant Dupuytren, s'ouvrirent les portes de l'Hôtel-Dieu, temple de la chirurgie, alors le plus célèbre de l'Europe et du Monde. « Il est appelé au plus saint des ministères », dit Pariset.

A ce moment Pelletan occupant depuis 1795 la chaire de clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu où il avait succédé à Desault ; il remplissait en même temps les fonctions de chirurgien en chef. Le chirurgien adjoint était Giraud, et le rôle de Dupuytren était tout à fait secondaire.

Mais en 1806, Giraud partit pour suivre Louis Napoléon Hollande, et deux ans après, Dupuytren qui l'avait

remplacé dans son service fut nommé chirurgien adjoint. Dès lors son rôle devint plus important, il remplaçait le chirurgien en chef pendant ses absences et bientôt, celui-ci assez indolent, lui abandonna le service des femmes.

Ce fut le commencement d'une lutte sourde entre le chirurgien en chef, orateur éloquent, surnommé le Chrysostome des chirurgiens, mais médiocre opérateur et son adjoint, jeune, ardent au travail et d'une ambition inlassable.

En 1811, la mort de Sabatier laisse vacante une des deux chaires de médecine opératoire. La place fut mise au concours en 1812.

Les concurrents étaient Tartra, Roux, Dupuytren, Marjolin. Il nous paraît intéressant d'énumérer ici les épreuves de ce concours.

Il commençait par des questions écrites communes à tous les candidats, qui furent : 1^o de l'anévrisme, 2^o de curatione fistularum.

Puis une thèse particulière pour chaque candidat. Celle de Dupuytren portait sur « la lithotomie ».

La leçon orale après 24 heures de préparation avait pour sujet « des amputations ».

Puis les candidats durent faire trois opérations sur le cadavre : 1^o la lithotomie par l'appareil latéral, le haut appareil.

2^o La ligature de l'artère fémorale dans le cas d'anévrisme de la poplitée.

3^o L'amputation du bras dans l'articulation supérieure. Enfin, pour terminer, une leçon orale d'une de-

mie-heure, dont le sujet fut pour Dupuytren : « la luxation de l'articulation du coude ».

Comme on le voit les épreuves étaient nombreuses et variées et bien faites pour mettre en évidence la valeur des candidats.

La lutte fut acharnée, entre Dupuytren et ses compétiteurs, un vrai combat, nous dit Isidore Bourdon. Il y eut des injures publiques, des défits personnels et jusqu'à des cartels. Dupuytren composant péniblement ne put livrer sa thèse, le jour assigné. Aux termes du règlement et selon le vœu de ses concurrents il aurait dû être éliminé du concours. Mais le libraire Crochard, éditeur de Dupuytren, prétendit que le retard des épreuves devait être attribué à l'imprimeur, et il fut attesté par tous les compositeurs typographes qu'une des formes était tombée en pâte. L'excuse fut acceptée et finalement Dupuytren fut nommé à l'unanimité des suffrages.

Sa thèse sur la lithotomie fut longtemps regardée comme un chef-d'œuvre et, dit Malgaigne, elle offrait un modèle d'anatomie chirurgicale dont rien jusque là n'avait approché.

Au moment de la mort de Sabatier, et pour se créer des titres à sa succession, Dupuytren avait entrepris un *Traité de médecine opératoire* auquel il travailla jour et nuit. Mais le concours le surprit lorsqu'il avait à peine achevé le premier volume. Et après, mécontent de son œuvre trop hâtivement rédigée et craignant de s'exposer aux critiques de ses rivaux, il renonça à le faire paraître au grand regret de son éditeur Crochard qui avait escompté son succès pour la vente du livre.

Après le concours où Pelletan avait soutenu de son vote la nomination de Dupuytren la paix régna quelque temps à l'Hôtel-Dieu. Mais quand un an plus tard, le fils de Pelletan, chirurgien de la Garde Impériale, étant revenu de Russie où il avait été prisonnier, on put craindre que ne lui fut accordée la survivance du chirurgien en chef, la guerre recommença.

Les élèves prirent parti pour les maîtres. Deux opérations malheureuses pratiquées coup sur coup par Pelletan précipitèrent la crise et, le 9 septembre 1815, Dupuytren fut nommé chirurgien en chef. Dès lors Pelletan, sans hôpital, ne pouvait conserver la chaire de clinique. Les deux professeurs rivaux demandèrent alors à la Faculté l'échange de leurs chaires, qui fut accepté « pour raisons d'utilité publique et de convenance personnelle ». Une fois maître absolu à l'Hôtel-Dieu, Dupuytren se dévoua sans réserves au service dont il s'était chargé. Et comme il n'avait pu supporter d'autorité au dessus de lui, il ne souffrit pas de partager celle qu'il avait acquise. Ses adjoints insuffisamment souples durent quitter le service. Marjolin, Thévenot, de St-Blaise ne purent rester avec lui. Il faisait tout par lui-même sans épargner ni son temps, ni sa peine.

Cruveilhier, son élève dévoué, nous décrit sa journée : « Il arrive à six heures du matin, hiver comme été. Déjà tout le monde est à son poste. Il fait l'appel des élèves, internes et externes, qu'il a soumis à une discipline sévère, malheur à celui qui manque à l'appel. Il est rayé à l'instant du tableau et presque toujours son expulsion

est irrévocable. « On dirait que Dupuytren éprouve une joie maligne à prendre quelqu'un en défaut. Ou plutôt, soyons plus justes, l'amour passionné de son art lui commandait la rigueur et l'exemple pour l'enseignement de tous.

« Il marche à la tête d'un flot d'élèves qui se pressent autour de lui. Il marche silencieusement et lentement et s'arrête auprès de chaque malade qu'il encourage, qu'il rassure d'un mot, d'un geste, d'un regard : « Allons, mon brave, dit-il nous vous guérirons » et le cœur revenait au plus désespéré. Il faut qu'il voit tout par lui-même ; pas un coup de bistouri, même pour l'ouverture du plus petit abcès, n'est donné que par lui, pas un pansement un peu important qui soit confié à d'autres mains. Point de ces conversations étrangères aux malades que se permettent quelquefois les médecins les plus consciencieux. Il n'adresse la parole aux élèves que dans l'intérêt du service ; il ne répond que rarement aux questions et ferme la bouche aux indiscrets interrogateurs.

Personne ne porte plus dignement le tablier chirurgical ; il ennoblissait tout, jusqu'aux pansements les plus dégoutants.

Chargé seul du service de chirurgien de l'Hôtel-Dieu, Dupuytren ne consacrait pas moins de trois grandes heures à sa visite.

Après la visite venait une leçon clinique dans laquelle Dupuytren dissertait sur les maladies les plus intéressantes qu'il venait d'observer... presque toujours l'événement justifiait ses prévisions.

Dupuytren était clinicien dans toute l'étendue de l'expression. On lui a reproché de ne jamais citer dans ses leçons, ni ses devanciers, ni ses contemporains, comme s'il avait eu la prétention de dire « la chirurgie c'est moi ». Le secret de ce silence, qui ressemblait au dédain ou à l'orgueil, c'était le défaut absolu d'érudition. Absorbé par une pratique immense, Dupuytren lisait peu ou même ne lisait pas du tout ; il puisait le peu d'érudition qu'il possédait dans des conversations particulières, aux examens et aux thèses de la Faculté. Son érudition c'était sa propre pratique... son livre l'Hôtel-Dieu.

« Après la leçon venaient les opérations et après les opérations, les consultations gratuites de l'Hôtel-Dieu... Toutes les infirmités humaines se donnaient rendez-vous auprès du grand chirurgien... un regard, un seul regard, il n'en fallait souvent pas davantage à Dupuytren pour déterminer une maladie, à l'instant était dictée une prescription courte, quelquefois lumineuse, jamais erronée. La consultation de Dupuytren à l'Hôtel-Dieu avait remplacé, dans l'opinion publique, la consultation à l'hospice de perfectionnement d'Antoine Dubois, dont l'extrême popularité inquiétait sa jalousie. Les gens du peuple voulaient consulter M. Dupuytren, car jamais son nom ne fut bien prononcé par eux. Dupuytren disait malignement en faisant allusion au nom de Dubois, que si jamais son nom devenait populaire, ce ne serait pas par sa vulgarité.

Il commençait toujours à interroger les malades

avec douceur et encouragement, mais il faut le dire, rarement ils savaient répondre. Un entendement méthodique comme le sien semblait vouloir qu'on le comprît et qu'on y répondît, c'est ce qui n'arrivait pas. Une remarque de presque tous les jours, dans les hôpitaux, est l'opiniâtreté que mettent les malades à cacher la vérité. Aussi Dupuytren disait-il : « La gent malade est éminemment menteuse ».

Que de fois en s'efforçant d'arracher à ces malheureux obstinés des aveux qui lui coûtaient une peine infinie à obtenir, poussé à bout, il s'aigrissait, sa voix devenait plus élevée, saccadée, sa figure s'animait, il souffrait visiblement, et tandis qu'il ne cherchait que la vérité d'où dépendait le salut des malades, on l'accusait de dureté.

Il montrait aussi des prévenances délicates pour certains malades, embarrassés de lui demander des conseils gratuits. Il allait au devant des vieillards, faisait asseoir les femmes, caressait les enfants et d'un signe, écartant les élèves, il examinait à part les pauvres honneux qui l'en priaient.

Il donna ses soins empressés à un vieux prêtre qui lui en garda une reconnaissance profonde et vint à son tour, quelques années plus tard, assister à ses derniers moments, l'illustre chirurgien qui l'avait fait appeler.

Les plus grands personnages de la ville n'auraient pu, dans aucune circonstance, lui faire quitter ses humbles malades de l'hôpital. Et, comme dit Larrey, « il est sans exemple que Dupuytren ait pris sur les pauvres le temps que les riches réclamaient de lui ».

S'il souriait parfois, c'était presque toujours à la vue des enfants, dont la grâce semblait le charmer. Il avait pour eux un abord paternel, un regard caressant et des promesses attrayantes qui lui assuraient leur soumission aux nécessités de la chirurgie.

Il donnait des soins affectueux, sa sollicitude inquiète pour les aveugles-nés, auxquels il rendait la vue, non seulement par l'opération de la cataracte congénitale, mais encore par l'éducation de l'œil, graduellement exercé à la tolérance de la lumière et à la notion des objets. Chaque succès amenait une scène touchante, par la surprise naïve de l'enfant et par la satisfaction légitime de son bienfaiteur.

« A la consultation gratuite il faisait les petites opérations : ouverture d'abcès, incision de panaris, l'opération de la fistule lacrymale... Il fallait voir Dupuytren saisir le malade pour le placer à une distance convenable ; d'un coup de bistouri, il pénétrait dans le sac lacrymal, sur le bistouri il conduisait sa canule armée d'un mandrin, retirait le mandrin, laissait la canule et frappait sur l'épaule du malade en lui disant : « Vous êtes guéri, revenez me voir ». L'opérateur et l'opéré étaient restés debout pendant cette opération qui avait duré quelques secondes... »

Une luxation résistait-elle aux efforts des chirurgiens, car à ce moment-là on ignorait l'usage des anesthésiques, un trait d'intelligence amenait une question imprévue, foudroyante parfois, l'attention du malade était distraite, les puissances physiques étaient vain-

cues par l'influence morale, les forces musculaires cédaient, et la luxation était réduite. « Vous vous adonnez à la boisson, madame, je le sais, votre fils me la dit », paroles terribles adressées par Dupuytren à une femme sobre et décente, dans l'impossibilité où il se trouve de remettre son bras luxé ; altérée par cette apostrophe elle va s'évanouir, mais le bras est remplacé. « Remettez-vous, madame, vous êtes guérie, je sais que vous ne buvez que de l'eau, c'est encore votre fils qui me l'a dit ». (Pariset).

Le silence était complet pendant les opérations. Un jour, pourtant il se fit un grand bruit. On venait d'amener à la clinique un homme ayant parié qu'il avalerait une pièce d'argent de cinq francs, mais elle s'était arrêtée dans l'œsophage en provoquant le resserrement de ses parois et la compression de la trachée. Le malheureux, dans une anxiété extrême, était menacé de suffocation. Dupuytren demande un instrument analogue à celui de von Graefe, l'introduit dans l'œsophage et le retire vivement avec la pièce de monnaie qui fut projetée à distance. Une explosion soudaine d'applaudissements ne parut pas déplaire à l'habile opérateur (Larrey).

On a avancé qu'il opérait beaucoup, qu'il opérait trop souvent. Ceci est inexact, Dupuytren fut toujours sobre d'opérations et l'on a dit avec raison qu'en montrant aux élèves toutes les routes que son esprit avait battues pour arriver à la vérité, il était persuadé qu'il les servait mieux en leur enseignant les opérations intellectuelles, que des opérations de la main.

« Le service de l'Hôtel-Dieu retenait Dupuytren jusqu'à onze heures. Il avait donné aux pauvres les prémices de sa journée, le reste était consacré à des consultations chez lui ou en ville, à la pratique des opérations ou aux devoirs si divers de la Faculté. La constitution de fer de Dupuytren pouvait seule résister à une pareille vie et elle y a résisté 20 ans ».

Et le soir il faisait à l'hôpital une seconde visite de 6 à 7 heures.

Nous avons reproduit intégralement le témoignage de Cruveilhier, un témoin oculaire, longtemps attaché au service de Dupuytren et qui nous montre ainsi une chirurgie périmée et bien différente de celle qui se pratique aujourd'hui. On peut en voir la figuration exacte dans un tableau du Musée Carnavalet, représentant Dupuytren en costume de cour, opérant dans sa salle en présence du roi Charles X, une femme atteinte de la cataracte. Comme le dit Cruveilhier, l'opérateur et l'opérée sont en effet debout, et cette dernière manifeste par son geste la joie de revoir la lumière. Il est vrai que Dupuytren opérait la cataracte par le procédé de l'abaissement du cristallin, qui ne nécessitait qu'un traumatisme des plus minimes.

Dupuytren, professeur de clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu, est devenu le consultant le plus apprécié de tout Paris.

Ainsi lorsqu'en 1820, le Duc de Berry fut assassiné, Dupuytren fut appelé des premiers auprès du prince. Le écouleau de Louvel, entré au-dessous du sein droit,

avait pénétré jusqu'à l'oreillette droite et une hémorragie interne déterminait des accidents de suffocation. Déjà Bougon avait sucé la plaie à plusieurs reprises lorsque Dupuytren arriva, proposa d'élargir la place pour donner au sang une libre issue et procéda lui-même à cette opération.

Cette intervention, qui n'eut d'ailleurs aucun succès, fut vivement critiquée. Est-ce pour cela qu'il ne fut jamais en faveur auprès de Louis XVIII ? Malgaigne en donne une amusante explication : Louis XVIII l'avait bien nommé baron en 1820, mais il n'avait pas voulu l'attacher à sa personne. Peut-être une autre cause, bien futile en apparence, contribua-t-elle à ce résultat. Arrivé près de son neveu mourant, Louis XVIII, pour ne pas être compris du blessé, avait adressé à Dupuytren cette question en latin : *Superestne spes aliqua salutis* ? Dupuytren demeura court et A. Dubois se chargea de la réponse. C'était une mauvaise recommandation près du roi lettré et Dupuytren attendit trois ans avant d'être nommé chirurgien consultant en compagnie de Boyer et de Richerand ».

Mais après la mort de Louis XVIII, la faveur royale revient à Dupuytren que Charles X nomma presque aussitôt son premier chirurgien. Il l'appuya puissamment lors de sa candidature à l'Académie des sciences, où Geoffroy St-Hilaire, avait renouvelé une proposition déjà faite à l'élection de Boyer et tendant à écarter de l'institut les chirurgiens suspects d'oublier trop facilement la science pour la pratique. Dupuytren fut élu à une grande majorité, en remplacement de Percy.

Il était déjà membre de l'Académie de Médecine depuis la fondation et il avait été président en 1824.

Sensible aux honneurs, il escomptait la faveur royale pour arriver à la prairie, quand la révolution de 1830 vient détruire ses espérances. Mais la chute du monarque qui l'avait comblé de ses faveurs ne le laissa pas indifférent, ni ingrat et Cruveilhier nous a conservé la lettre généreuse qu'il écrivit alors au roi détrôné, pauvre et proscrit : « Sire, grâce en partie à vos bienfaits, je possède trois millions, je vous en offre un, je destine le second à ma fille et je réserve le troisième pour mes vieux jours ».

En 1830, pendant les trois journées de combat dans les rues, il se multiplia pour soigner les blessés à l'Hôtel-Dieu. Et lors des émeutes si fréquentes sous le règne de Louis Philippe, s'il prodiguait avec dévouement ses soins aux blessés qui entraient dans son service, il refusa toujours de les signaler à l'autorité. Il avait d'ailleurs rendu de pareils services, en 1814, au moment des combats devant Paris.

« Le 30 mars 1814, Dupuytren fit appel aux élèves de l'Hôtel-Dieu pour aller soigner les blessés aux avant-postes. Six se présentent, j'étais du nombre, nous dit Cruveilhier. Nous traversons Paris, Dupuytren à notre tête, suivi de brancardiers et nous arrivons à La Villette au voisinage de la butte Chaumont. Dupuytren s'établit dans une cour où les blessés arrivent en foule... Nous étions là depuis 5 heures... tout à coup on nous crie : Sauvez-vous, voici l'ennemi. Dupuytren termine

l'opération... entraînés par les fuyards nous rentrons dans Paris. Passant place Vendôme, quelques furieux s'efforçaient, à l'aide d'un câble, de renverser la statue de Napoléon... Nous rentrons à l'Hôtel-Dieu où les blessés affluent ».

Sous la monarchie de Juillet, Dupuytren tenta de se présenter à la députation, dans son département natal, à Saint-Yrieix, mais il avait depuis si longtemps rompu tous liens avec son pays d'origine que malgré sa grande réputation, il échoua et fut très mortifié de voir arriver contre lui un médecin de la campagne.

Comme, d'autre part, la faveur de Charles X, lui valut de la part des petits journaux de l'opposition, plus d'un brocard, qu'il avait gardé sur le cœur, ne vit-il pas sans regret le triomphe du libéralisme.

Supportant vaillamment la besogne écrasante qu'il avait assumée et dont nous avons essayé de donner une idée en racontant, d'après ses élèves l'emploi de sa journée, Dupuytren avait cependant formé le projet de renoncer à l'exercice de la chirurgie à 60 ans et de laisser le champ libre à de plus jeunes.

Mais il ne devait pas atteindre cet âge. Sa santé s'altérait et, signe révélateur de sa fatigue, il avait consenti à partager le service de l'Hôtel-Dieu avec ses élèves Breschet et Sanson. D'ailleurs des symptômes inquiétants s'étaient montrés. Un jour se rendant comme de coutume à pied à l'Hôtel-Dieu, il eut un étourdissement sur le Pont-Neuf. Et puis, tandis qu'à l'amphithéâtre il faisait sa leçon, tout à coup il sent que sa

bouche se dévie et que sa joue droite est soulevée par la colonne d'air qui s'échappe de la poitrine. Il veut fermer la paupière du côté droit, il ne peut plus et l'œil reste découvert. A ce signe, il se voit frappé d'apoplexie et la perspective tragique de la paralysie des membres supérieurs et inférieurs ne lui échappe pas. Néanmoins il s'efforce de ne rien laisser paraître devant le public qui le regarde et l'écoute. Il soutient de sa main la joue paralysée, il veut à tout prix finir sa leçon.

« C'est avec un calme effrayant, dit l'un de ses biographes (L. de Loménie) qu'il continue sa leçon jusqu'au bout, donnant ainsi, à ses élèves stupéfaits, ce spectacle imposant d'une âme indomptable aux prises avec une attaque d'apoplexie. Cet héroïsme chirurgical vaut bien celui du champ de bataille ».

Ce rude avertissement l'oblige à accepter les conseils de repos que lui donnent ses élèves. Il consent à voyager, il va jusqu'à Rome et fait en Italie un voyage triomphal. Mais la nostalgie de son service le reprend bientôt.

Le repos, disait-il, c'est la mort. De retour à Paris il s'affaiblit. Il va prendre, sans conseil médical, des bains au Tréport. Il se croyait atteint d'une maladie de la moëlle épinière en raison de l'affaiblissement général du système musculaire. « Ce fut alors, nous dit Cruveilhier, qu'il me pria de l'examiner. Je reconnus ce que j'avais déjà soupçonné à l'anhélation, à l'infiltration de ses jambes, un épanchement dans la plèvre droite. Bourdois, Husson, Broussais et plus tard Bouillaud

constatent la même lésion. Après un mieux sensible, il veut reprendre ses occupations. Mais les suffocations se reproduisent, puis survint une crise de colique néphrétique avec expulsion de gravier... la ponction de la poitrine, à laquelle il avait consenti tout d'abord est repoussée. Il a la conscience de sa fin prochaine et ne veut pas, dit-il, allumer une fièvre qui empoisonnerait ses derniers moments ».

« Les deux derniers mois sont une longue agonie, il veut remplir ses devoirs religieux ; je veux, dit-il, mourir dans le sein d'une religion que je n'ai pas toujours pratiquée, mais à laquelle j'ai toujours cru ».

Ces précisions données par Cruveilhier sur les derniers moments de son maître, rendent donc peu vraisemblable, que l'unique modèle visé par Balzac, dans la figure du chirurgien Desplein, soit précisément Dupuytren. Enfin il mourut le 7 Février 1835 à 57 ans.

Il avait désiré que son corps soit ouvert par les internes de l'Hôtel-Dieu. Ce qui fut fait 32 heures après la mort. On trouva l'épanchement thoracique reconnu pendant la vie, le cœur et les parois des artères hypertrophiés, l'encéphale offrait les traces de trois foyers apoplectiques dont deux à droite et un à gauche.

Il n'avait qu'une fille qui avait épousé le Comte de Beaumont. Il lui laissait une fortune de 4 millions, dit-on, dont il avait distrait deux cent mille francs légués à la Faculté de médecine pour la création d'une chaire d'anatomie pathologique. D'après une idée d'Orfila, alors doyen, la chaire a été instituée par le

gouvernement et une partie du legs consacré à l'érection d'un musée d'anatomie pathologique, qui fut installé dans l'ancien bâtiment des Cordeliers et reçut le nom de Musée Dupuytren.

Tel fut la vie de Dupuytren et pour juger de ses mérites et comprendre l'importance du rôle qu'il a joué dans notre profession, il faut surtout s'en rapporter aux témoins de son enseignement, à ses élèves, à ses contemporains.

Car il faut bien l'avouer, son œuvre écrite est minime et ne suffirait pas à justifier sa grande réputation.

Par contre ses travaux sont extrêmement nombreux et pour indiquer seulement toutes les questions de chirurgie auxquelles Dupuytren s'est appliqué, il faudrait passer en revue la pathologie, la thérapeutique et la médecine opératoire toutes entières, puisque ce grand chirurgien a laissé, presque partout des traces de son passage. Je me contenterai d'énoncer les points principaux, d'après l'ordre nosologique.

Propositions sur quelques points d'anatomie, de physiologie et d'anatomie pathologique. Thèse de Dupuytren.

Mémoire sur l'espèce et le degré d'influence que les nerfs du poumon exercent sur la respiration.

Mémoire sur les causes du méphitisme des fosses d'aisance. Les recherches de l'expérimentateur faillirent lui coûter la vie.

Mémoire sur le diabète sucré avec Thénard.

Etude sur la rage. Dupuytren arrive à prouver, comme

Pinel pour les aliénés, que les malheureux hydrophobes ne cherchent pas à mordre, comme le chien, dont c'est l'instinct naturel, et donc que la camisole de force, comme les chaînes des fous, est inutile.

Blessures par armes de guerre.

Brûlures.

Trailement des cicatrices.

Gangrène symptomatique de l'artérite (gangrène sénile).

Anthrax.

Phlegmon diffus.

Opération de l'anévrysme.

Mécanisme de l'entrée de l'air dans les veines.

Tissu érectile, dont Bichât n'avait pas parlé; et qui explique la texture de la rate.

Délire nerveux.

Tissus fibreux (tissus blancs, non élastiques et tissus jaunes, élastiques).

Rétraction permanente des doigts.

Etude générale des fractures.

Formation du cal.

Diagnostic différentiel des fractures et des luxations de l'humérus.

Mémoire sur la fracture de l'extrémité inférieure du radius.

Fracture de l'extrémité inférieure du péroné.

Fracture de la rotule.

Exostose.

Réduction des luxations récentes.

Réduction des luxations anciennes.

Canaux veineux des os du crâne.

Etude des mouvements du cerveau chez le chien.

Fonction du nerf lingual et hypoglossie.

Mémoire sur la luxation des vertèbres cervicales.

Recherches cliniques sur les luxations congénitales et en particulier sur le déplacement originel ou congénital de la tête du fémur.

Luxation de l'astragale sur le calcanéum.

Résection des os des membres.

Ophthalmie blennorrhagique.

Cataracte.

Fistule lacrymale.

Ligature des polypes du nez.

Bec de lièvre.

Résection et amputation de la mâchoire.

Ostéosarcome de la mâchoire inférieure.

Extirpation du col utérin.

Goître.

Corps étrangers dans les voies aériennes. Exploration de l'œsophage.

Emphysème traumatique, par suite de lésions de la poitrine.

La cure de l'anus contre nature.

Carie de la colonne vertébrale (abcès et fistules).

Abcès de la fosse iliaque droite.

L'étranglement au collet du sac herniaire.

Lithotomie — taille bilatérale.

Enfin en anatomie pathologique, Cruveilhier rap-

pelle à bon endroit l'impulsion qu'il a donnée à cette science et dont son disciple a été son meilleur artisan.

Il n'a pas écrit de grands traités. Il avait commencé un traité de médecine opératoire, comme nous l'avons déjà dit précédemment.

« J'ai eu rapporte Cruveilhier, entre les mains, le premier volume imprimé... les affiches annonçant le jour de la mise en vente étaient prêtes... une terreur invincible s'empare de Dupuytren. Il avait le malheur de croire à la malveillance, il se représente la malveillance se jetant sur ce livre comme sur une proie, sa réputation déjà si brillante compromise et l'ouvrage est supprimé ».

Plus tard il fit publier par ses élèves Sanson et Bégin une réédition de la médecine opératoire de Sabatier avec annotation en faisant un ouvrage nouveau.

Les leçons orales de clinique chirurgicale qui représentent bien son enseignement, sont recueillies et publiées par ses élèves, Marx et Bierre de Boismont, après sa mort.

Ce qui constitue réellement la supériorité de Dupuytren, c'est son action directe, comme professeur, clinicien et opérateur.

Et pour s'en rendre compte, nous n'avons qu'à reproduire le témoignage de son disciple.

Comme professeur, nul n'a été plus richement doté. Il avait toutes les qualités de l'orateur et de l'improvisateur, clarté, logique, abondance, surabondance même. Et pourtant il lui arrivait rarement de préparer ses

leçons. Son débit était généralement monotone et cadencé, mais lorsque son esprit était stimulé, son amour propre mis en jeu, il devenait véritablement éloquent.

C'est surtout comme praticien que Dupuytren a été reconnu le premier chirurgien de son temps. Il excellait dans l'art de diagnostiquer les maladies, et il excellait également dans leur traitement.

Personne n'a été doué à un plus haut degré de cet espèce de sens surajouté qu'on est convenu d'appeler le tact médical ou chirurgical. Et les récits de ses élèves abondent en anecdotes au sujet du diagnostic de précision merveilleuse qu'ils lui attribuent.

Il excellait aussi dans l'acte opératoire ; d'abord dans les préparatifs moraux de l'opération ; dans l'opération même, il est admirable, rien n'est donné, ni à la précipitation, ni au hasard ; pendant qu'il opérait il pouvait causer avec le malade, les élèves.

Et le bon Cruveilhier conclut : « C'était le dieu de la chirurgie ».

Cependant cet homme, impassible en apparence, et qui conservait en présence des accidents imprévus et des complications les plus redoutables un sang-froid imperturbable, lui permettant de parer à toute éventualité, n'était nullement insensible. Les accidents opératoires, qui peuvent arriver quelles que soient les précautions prises et souvent dans les cas en apparence les plus insignifiants, lui causaient des angoisses terribles. « Oh, le chien de métier », disait-il un jour à Cruveilhier, après un malheur de ce genre. Aussi condamnait-

il absolument les interventions sans nécessité, les opérations dites de complaisance.

Il faut bien penser, pour comprendre, cette timidité apparente, aux conditions déplorables de la chirurgie hospitalière à cette époque, où régnaient dans les salles et par périodes imprévues, des épidémies redoutables.

Ainsi Cruveilhier rapporte que pendant le typhus de 1813-14, il ne vit pas une seule opération réussir à l'Hôtel-Dieu. Les amputations des doigts étaient tout aussi funestes que les amputations de cuisse.

Aussi loue-t-il Dupuytren, de se préoccuper non seulement de l'acte opératoire, mais encore d'entourer son malade de tous les soins hygiénique et médicaux qui pourraient préparer et assurer le succès d'une opération. Il n'opérait jamais sans consulter avec soin la constitution médicale et épidémique et il ajournait les opérations de taille quand sévissait la péritonite, de cataracte quand régnait l'ophtalmie, toutes les opérations de chirurgie quand régnait l'érysipèle, la pourriture d'hôpital, etc...

Dupuytren était d'une taille au-dessus de la moyenne. Il avait la figure grave et imposante, le front vastement et fortement bombé, les yeux noirs et pénétrants, le nez aquilin, les lèvres bien découpées, en parfaite harmonie avec le regard, soit pour exprimer le dédain le plus écrasant, soit pour animer la figure du plus séduisant sourire. Mais Dupuytren souriait rarement. Il était naturellement froid, sombre, concentré en lui-même.

Dupuytren si grand par son intelligence avait une

organisation morale des plus malheureuses. Comme nous le dit le témoin de sa vie, il était naturellement triste et mélancolique. Méfiant, il voyait partout des ennemis. L. de Loménie, nous dit qu'il fut un des hommes les plus malheureux de son temps. « C'était le Jean-Jacques Rousseau de la chirurgie ». Dans sa monomanie misanthropique, il ne voyait qu'inimitié et hypocrisie. La défiance et l'amertume rongeaient son cœur, empoisonnaient sa vie. Et l'on s'explique par là cette phrase qu'il prononça dans ces derniers jours, en refusant l'opération qui peut-être eut pu le sauver. « Que ferai-je de la vie, dit-il, la coupe en a été si amère pour moi ».

Après une carrière aussi magnifique, des succès sans nombre, d'amour propre, de profession, de fortune, celui qui, suivant l'expression de Bouillaud « porta pendant plus de xingt ans, si haut, le sceptre de la chirurgie française », voilà quelle impression dernière lui en était restée.

Un autre de ses biographes nous dit : « Tant de titres au bonheur n'avaient jamais pu le rendre heureux. Il conserva toujours dans son esprit les pénibles préoccupations de l'inquiétude. La responsabilité, si grave qu'elle fut, de sa mission en ce monde suffisait-elle pour justifier une telle disposition, où des chagrins méconnus n'avaient-ils pas plutôt imprimé à son caractère difficile une mélancolie habituelle ?

Et cependant combien différent était l'effet produit autour de lui, sur ses élèves, qui, dans leur admiration,

copiaient jusqu'à ses manies ! L'habit vert de Dupuytren fut un moment l'uniforme de tous les jeunes chirurgiens. Les clients riches voyaient en lui l'arbitre suprême de la vie et de la mort. Les clients pauvres, les ouvriers le regardaient comme une espèce de demi-dieu, à tel point que, voyant passer sur la place de la Bastille, le cercueil de celui qui les avait si longtemps soignés dans son service de l'Hôtel-Dieu, dételèrent, dit-on les chevaux, pour le traîner eux-mêmes au Père-Lachaise.

Après sa mort on a pu dire : A qui maintenant reviendra ce pesant héritage, à l'Hôtel-Dieu, à la Faculté de médecine, à l'Académie, dans la pratique de la ville ? Nous craignons qu'il advienne de la fortune chirurgicale de Dupuytren, ce qu'il advint des conquêtes d'Alexandre : tout cela finira par des partages et par des guerres intestines entre ses successeurs.

Mais qui osera aller siéger après cet homme sur le fauteuil vert de l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu ?

La postérité a conservée la mémoire comme celle d'un des plus grands chirurgiens qui aient illustré la science française.

CONCLUSION

Anatomiste comme Boyer, physiologiste comme Bichat, chirurgien comme Desault, opérateur comme Ant. Dubois et Coopér, professeur exact, clair, concis et éloquent comme Cuvier. La gloire de Dupuytren, gloire vraie, non empruntée et toute personnelle ; c'est d'avoir été, par sa pratique immense, féconde en grands et beaux résultats, par ses procédés ingénieux et heureux, par ses opérations nouvelles et ses découvertes précieuses ; par son habileté exceptionnelle, son courage, son impassibilité, par son haut enseignement, aussi profond que méthodique et régulier ; par son dévouement constant à ses malades, et à ses élèves, un des plus grands chirurgiens des temps modernes.

Vu : Le Président de Thèse,
P. MÉNÉTRIER.

Vu : *Le Doyen*,
ROGER.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
CHARLETY.



BIBLIOGRAPHIE

A. BOURJOT ST-HILLAIRE. — Hommage offert à la mémoire du chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu Guillaume Dupuytren, le jour de ses obsèques, le 10 février 1835.

BARON LARREY. — Discours prononcé au nom de l'Académie des sciences à l'inauguration de la statue de Guillaume Dupuytren à Pierre-Buffière (Haute-Vienne), le 17 octobre 1869.

LECADRE A. A. — Dupuytren en 1826.

LONIS DE LOMÉNIE. — Galerie des contemporains illustres.

MÉNÉTRIER Progrès Médical 1927.

PERDRIX C. — Notices historiques et biographiques sur Ambroise Paré et Guillaume Dupuytren.

PERDRIX C. — Portraits et histoire des hommes utiles, publié par la société Montyon et Franklin,

Imprimerie Spéciale de la Librairie M. LAC
26, Rue Monsieur-le-Prince, 26. — Paris
